

## **ESSAIS SUR L'ARGOT: BALZAC (SPLENDEURS ET MISERES DES COURTISANES) ET HUGO (LES MISERABLES, IV, 7)**

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'argot est prescrit dans le roman d'un galérien. Surtout si l'auteur en est Victor Hugo, obligé de revenir sur sa propre initiative par les objections qu'elle a rencontrées auprès des uns, par les imitations qu'elle a suscitées de la part des autres, les mêmes parfois. Car Balzac est clairement visé au début du livre intitulé L'argot:

**Lorsqu'il y a trente-quatre ans le narrateur de cette grave et sombre histoire introduisait au milieu d'un ouvrage écrit dans le même but que celui-ci un voleur parlant argot, [note de l'auteur: Le dernier jour d'un Condamné] il y eut ébahissement et clameur. -Quoi! comment! l'argot? Mais l'argot est affreux! mais c'est la langue des chiourmes, des bagnes, des prisons, de tout ce que la société a de plus abominable! etc., etc., etc.**

**Nous n'avons jamais compris ce genre d'objections.**

**Depuis, deux puissants romanciers, dont l'un est un profond observateur du coeur humain, l'autre un intrépide ami du peuple, Balzac et Eugène Süe, ayant fait parler des bandits dans leur langue naturelle comme l'avait fait en 1828 l'auteur du Dernier jour d'un condamné, les mêmes réclamations se sont élevées.<sup>1</sup>**

De fait, Hugo met ici le doigt sur l'une des plus apparentes contradictions de l'auteur de Splendeurs et misères des courtisanes. Il y commence le chapitre intitulé Essai philosophique, linguistique et littéraire sur l'argot, les filles et les voleurs<sup>2</sup> en déplorant à demi-mot que la littérature ait "employé l'argot avec tant de succès que plus d'un mot de cet étrange vocabulaire a passé sur les lèvres roses des jeunes femmes, a retenti sous les lambris dorés, a réjoui les princes dont plus d'un a pu s'avouer floué", pour ensuite truffier lui-même ses dialogues des termes de ce langage "dont l'affreuse poésie est indispensable dans cette partie du récit". Entre temps, il s'en est pris aux "philosophes", aux "novateurs actuels", aux "humanitaires, qui ont pour queue les communistes" et "écrivent des théories pâteuses, filandreuses et nébuleuses, ou des romans philanthropiques", et la partie adverse a été désignée en ces termes explicites:

**La poésie s'est emparée de ce sujet social, éminemment propre à frapper les imaginations, le Condamné à mort! La poésie a été sublime, la prose n'a d'autre ressource que le réel, mais le réel est assez terrible comme il est pour pouvoir lutter avec le lyrisme.<sup>3</sup>**

Répondant donc, et point par point on le verra, à Balzac, Hugo partage cependant avec lui une doctrine qui les oppose ensemble au courant des idées dominantes.

\*

Car l'argot, réalité très ancienne et pratiquement méconnue pendant plusieurs siècles<sup>4</sup>, devient à la fin des années 20 -le premier dictionnaire d'argot date de 1827- l'objet d'une curiosité inquiète. Elle est manifestement liée à l'ensemble des phénomènes qui déterminent aussi la création, en 1825, et le succès de la Gazette des tribunaux et dont rendent compte les ouvrages classiques de Louis Chevalier, Classes laborieuses, classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et de Michel Foucault, Surveiller et punir: développement urbain, immigration d'une population prolétarisée et privée de tout encadrement social et culturel, développement de nouvelles formes de criminalité -le cambriolage et l'attaque à main armée se substituant au grand banditisme de groupe et au vol domestique-, modification enfin des pratiques policières

<sup>1</sup>. Les Misérables, IV, 7, 1, V. Hugo, Oeuvres complètes, R. Laffont, "Bouquins", 1985, volume Romans II, p. 775. La brièveté de L'Argot nous dispensera de donner le détail des autres références à ce livre. Il n'est pas sans raison placé entre les deux récits dont les dialogues sont les plus saturés d'argot: le livre VI où Gavroche donne une leçon d'argot à ses frères et contribue à l'évasion de son père et le chapitre 4 du livre VIII, Cab roule en anglais et jappe en argot, où Eponine dissuade les bandits d'attaquer la maison de la rue Plumet: signe que l'argot, fait pour le pire, est capable du meilleur -exactement l'inverse de Javert où se montre "tout le mauvais du bon". Mais l'emploi de l'argot par Hugo -et par Balzac- dans le récit lui-même demanderait une autre étude, où il ne pourrait d'ailleurs pas être isolé des autres sociolectes mis en scène: langue de la justice, style des journaux, langue populaire de Fantine, Champmathieu et Thénardier, jargon du couvent, etc. Sur ce point, voir les précieuses suggestions de France Vernier dans "Les Misérables ou: De la modernité" (Hugo le fabuleux, Seghers, 1985).

<sup>2</sup>. Nous citons dans l'édition Gallimard, "Folio", p. 513-519.

<sup>3</sup>. Ibid., p. 539.

<sup>4</sup>. Le premier ouvrage, longtemps canonique, consacré à l'argot et conservé est Le jargon ou langage de l'Argot réformé, comme il est à présent en usage parmi les bons pauvres. Tiré et recueilli des plus fameux argotiers de ce temps. Composé par un pilier de boutanche qui maquille en mollanche en la Vergue de Tours. Revu, corrigé et augmenté de nouveau par l'auteur. Seconde édition [vers 1828]. Malgré son succès, prouvé par plusieurs éditions, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, il reste isolé. Le titre complet du dictionnaire de 1827 est Dictionnaire d'argot ou Guide des gens du monde pour les tenir en garde contre les mouchards, filous, filles de joie et autres fashionables et petites maîtresses de la même trempe. Par un Monsieur Comme il faut

et du régime pénal qui, remplaçant les anciennes peines, afflictives ou infamantes, par la prison et la destruction du crime par son contrôle, produit une nouvelle forme d'illégalisme, la délinquance, tout à la fois intégrée à la société et exclue: marginalisée.

On sait l'angoisse générée, durant la première moitié du siècle, par l'ampleur de ces mutations et leur nouveauté. La permanence des anciennes représentations d'une criminalité en guerre ouverte contre l'ordre social appliquées à la réalité inédite d'une violence quotidienne en décuplait la menace apparente. De là l'intérêt, sans doute disproportionné, accordé d'abord à l'argot; de là aussi non le fléchissement de cet attrait, mais l'inflexion de sa tonalité au cours du siècle. Elle épouse l'histoire parallèle de ses causes et de son objet. De gré -par l'ouvriérisme en particulier- ou de force -Juin 1848 et l'Empire-, le prolétariat s'intègre à la société; la décantation des classes laborieuses et de leurs franges délinquantes s'opère; le meurtre, quittant la grande littérature, gagne les régions apaisées du savoir technique et du fantasme de divertissement -le roman policier. Parallèlement, à mesure que le crime, autrefois constitué en une sorte de caste cantonnée hors de la société et organisé comme elle en corporations -les fameuses nations de la Truanderie: Egypte, Bohème, Argot et Galilée-, se diffuse à l'intérieur de la société régulière, sa langue propre, elle aussi, tout à la fois contamine la langue commune et périclité.

La bibliographie<sup>5</sup> de l'argot connaît la même évolution. Empreinte d'abord d'une inquiétude qui n'est pas feinte, elle prétend répondre à une utilité directe: il s'agit de comprendre pour se défendre et l'argot, strictement défini comme la langue secrète des criminels, est recueilli par des hommes spéciaux dans les lieux où ils peuvent l'entendre: les prisons et les bagnes, accessoirement les tribunaux. Le dictionnaire est la forme dominante: tantôt livré tel quel, tantôt précédé ou suivi d'une description des moeurs et coutumes des populations pratiquant l'idiome. Au tournant du siècle, cette gravité s'efface. L'argot tend à se confondre avec d'autres formes de langage abâtardi, langue poissarde ou langue verte; plusieurs faits attestent sa pénétration dans la langue commune, par exemple la recommandation faite aux inspecteurs des théâtres de sanctionner l'emploi de l'argot dans les improvisations des acteurs. La littérature du sujet change et se diversifie: à côté d'études à prétentions érudites, philologiques ou historiques, des ouvrages pittoresques -volontiers comiques- et, combinant ces deux tendances, plusieurs faux: textes entièrement rédigés en argot ou en langue populaire argotisée. C'est le début de la mode de l'encanaillage littéraire<sup>6</sup>. La comparaison des articles consacrés à l'argot dans le Dictionnaire de la conversation et dans le Larousse est significative de cette évolution. Celui-là, demandé à un Inspecteur général des prisons de la Seine, approuve avec gravité l'administration allemande d'avoir fait confectionner et tenir à jour un lexique d'argot à l'usage des policiers et des magistrats et déplore en termes vifs que le Préfet de la Seine ait gardé en archives le glossaire qu'aurait rédigé Vidocq en personne; l'article du Larousse, visiblement bâclé, -indice qu'il ne s'agit plus d'un sujet "sensible"-, le traite à la légère quoiqu'il cite les formules les plus dramatiques de Nodier, Hugo et Balzac, et tire, à la fin, un feu d'artifice de dialogues drôles entre personnages de milieux populaires ou petit-bourgeois, signe que l'argot a largement débordé son nid criminel originel.

La direction de cette évolution dit le sens du phénomène qu'elle affecte: avec l'inquiétude d'un succès incertain ou la gâité de la réussite acquise, il s'agit toujours d'exhiber en la brisant la raison d'être de l'argot, son secret, de produire ou de consacrer sa lisibilité, de l'assimiler donc à la langue commune dont tous conviennent qu'il n'est qu'un dérivé, dépourvu d'existence propre. Bref l'argot n'est pas une langue, mais un maquillage lexicologique du français, dont la fonction épuise la compréhension. Lexique spécialisé, sans autre différence de nature avec les autres que son étendue, l'argot se réduit à un idiolecte professionnel. Son meilleur spécialiste alors, Lorédan Larchey, le décompose en sept éléments qui lui sont tous extrinsèques - emprunts aux langues romanes, substitutions par métonymie ou analogie, modifications par suffixation ou abréviation, etc.- et le réduit ainsi à un cas particulier, mais non spécifique, de la création lexicale du français<sup>7</sup>.

\*

L'Essai sur l'argot de Balzac rompt avec cette doxa. Le succès remporté par les romanciers, Hugo au premier chef, lorsqu'il l'ont importé en littérature est regrettable: passant des lèvres roses des jolies femmes à la bouche des princes, l'argot ne leur laisse dire qu'une chose: qu'ils ont été floués, floués par Hugo d'une

<sup>5</sup>. Elle a été remarquablement établie par l'ouvrage de \*\*\*; \*\*\*, que les encyclopédies et ouvrages de vulgarisation omettent systématiquement de citer.

<sup>6</sup>. Elle aboutit à la Chanson des gueux de Jean Richepin, en 1876

<sup>7</sup>. Ainsi que l'indiquent les titres de son livre, intitulé au gré des rééditions, Les excentricités de la langue française en 1860 ou Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique de l'Argot parisien. Dire la vérité sur l'argot n'est pas notre objet, signalons pourtant que cette doctrine n'a que les apparences de l'évidence: non seulement elle traite un lexique complet en lexique spécialisé, mais elle enregistre le statut de l'argot au terme de son évolution -lorsque son obsolescence le laisse enrichir la langue commune de quelques vocables- et l'explique par une raison tirée de sa fonction initiale, sans prendre garde qu'ils s'excluent réciproquement et que, si le secret est constitutif de l'argot, sa traduction même ne peut s'emparer que de son fantôme -ou de son cadavre. Sur la philologie de l'argot au XIX<sup>e</sup> siècle, voir A. Nicolas, "Les écuries d'Argo", R.S.H., 1976/4.

manière générale, mais particulièrement sur la question même de l'argot. Le parler est une complicité, car cette langue "des filous, des voleurs et des assassins" n'est pas un code neutre mais conserve, quoi qu'on en pense, la violence inhérente à ses origines: il n'en est pas de plus "énergique"; "chaque mot de ce langage est une image brutale, ingénieuse ou terrible"; "tout est farouche dans cet idiome". Et la philologie balzacienne de l'argot appelle immédiatement la thèse longuement argumentée dont elle n'est à vrai dire que le corollaire: "La prostitution et le vol sont deux protestations vivantes, mâle et femelle, de l'état naturel contre l'état social".

A contre sens de toute la littérature contemporaine -Hugo excepté, mais Sue compris-, Balzac traite l'argot en indice de la question cruciale du crime au lieu d'en consommer l'exotisme pittoresque; au lieu de l'acclimater à la langue commune par les équivalences rassurantes d'un glossaire, il l'isole dans sa vie propre et permanente. L'argot est en effet irréductible à la langue de la société régulière; il l'est en compréhension - qui pioince dort, mais d'un "affreux sommeil", "particulier à la bête traquée, fatiguée, défiante, appelée Voleur, et qui, dès qu'elle est en sûreté tombe et roule dans les abîmes d'un sommeil profond et nécessaire sous les puissantes ailes du Soupçon planant toujours sur elle"; et il l'est en extension: aussi vieux que la civilisation, il la "talonne" et s'empare, dans le langage, des réalités qu'elle crée comme le voleur des biens qu'elle produit.

C'est que l'argot ne s'explique pas par le secret qu'il garantit aux communications du crime mais dérive directement de ce dernier. Protestation de la nature contre les règles constitutives de la société -le mariage et la propriété- tant dans son principe que dans sa genèse individuelle concrète -l'énergie sexuelle monstrueuse des criminels-, le crime refuse la langue de la société comme ses lois et produit la sienne propre, empreinte de la même énergie sauvage. Aussi est-ce un langage minimum, capable de l'expression violente des réalités élémentaires -celles du corps en particulier qui fournit presque tous les exemples cités par Balzac- mais d'aucun sentiment et apparemment ignorant de la syntaxe -Balzac ne lui fait produire aucune phrase- conformément à l'essence du crime, protestation en actes. Langue sans médiation, cri plus que parole, suscitée par la rébellion de la nature et de l'individu, l'argot est essentiellement poésie.

Aussi s'agirait-il simplement de le réduire au silence -et non de l'assimiler- de même que le crime à l'impuissance, si leur commun enracinement dans l'état naturel de l'humanité ne leur assurait d'avance une durée aussi longue que celle de l'état social lui-même, quel qu'il soit. Il y a donc moins de contradiction qu'il ne semble, de la part de Balzac, à regretter l'entrée de l'argot dans la littérature tout en la pratiquant lui-même: l'un relève de la consigne militante, l'autre du réalisme -et de la poésie. Il n'y en a pas non plus à observer les similitudes -même nombre des effectifs, même caractère indélébile des "conditions" de leurs acteurs- entre les protagonistes de l'"immense duel" qui oppose l'ordre naturel -celui de l'individu- à l'ordre social -celui de la collectivité. En guerre, mais intrinsèquement liés l'un à l'autre, il arrive même qu'ils échangent leurs moyens: Trompe-le-mort passe à la police et "le grand monde a son argot. Mais cet argot s'appelle le style".

Bien plus, par définition, le crime ne peut protester contre l'état social qu'en y étant inclus et quoiqu'il s'organise parfois en contre-société, avec son Faubourg Saint-Germain -la haute pègre, ses corps constitués -les "grands Fanandels" et son roi -"Sa majesté le dab", il s'intègre au Tout social comme son envers et son fondement tout à la fois, Balzac dit comme son "troisième dessous"<sup>8</sup>. La métaphore serait incohérente -elle suppose une coopération entre la société et le crime-, si elle ne se soutenait de l'idée que l'homme en société réprime sa nature mais ne s'en défait pas et que, dans la vie sociale, qui reste donc une comédie, le support profond du décor et le moteur des machines demeure l'individu, avec ses pulsions enfouies, naturelles et sauvages. Les criminels refusent le jeu social -et d'en parler la langue- mais ce qui les meut anime aussi les acteurs de bonne volonté qui le jouent. Balzac paie en cynisme le prix de sa logique -à moins que ce ne soit l'inverse.

\*

Plus clairement que dans sa version définitive des Misérables, où, poursuivant sa propre méditation, Hugo achève de s'éloigner de Balzac, le texte primitif du livre L'Argot, écrit très peu après la publication de Splendeurs et misères<sup>9</sup>, lui apporte en réponse des correctifs importants, mais aucun démenti. Il se reconstitue aisément si l'on n'entre pas dans le détail et comportait l'actuel chapitre 1, mais sans ses treize derniers paragraphes: arrêté donc au développement sur les tâches respectives de l'historien des moeurs et de l'historien des idées, et le chapitre 3, mais dépourvu de tout ce qui concerne la Révolution et avec quelques remaniements des paragraphes précédents<sup>10</sup>. Sa conclusion politique était donc sensiblement différente.

Le "symptôme grave" que Hugo voit dans la mutation de l'argot, autrefois plaintif et devenu railleur, insolent et révolté, ne concernait pas le dix-huitième siècle et Restif de la Bretonne, mais bien le temps présent et "tout un côté de la philosophie socialiste moderne" explicitement accusée de contribuer, involontairement, à une apocalypse sociale prochaine:

<sup>8</sup>. Hugo reprend la métaphore et lui substitue immédiatement celle de la mine au début du livre Patron-Minette (III, 6, 7, Les mines et les mineurs, p. 569).

<sup>9</sup>. La dernière partie de Splendeurs et misères des courtisanes, La Dernière Incarnation de Vautrin, qui contient le chapitre sur l'argot, est publiée en feuilleton dans La Presse du 13 avril au 4 mai 1847; la première rédaction de L'Argot date de l'hiver 1847-48.

<sup>10</sup>. On se sert évidemment ici de la description du manuscrit des Misérables par R. Journet et Guy Robert (Le Manuscrit des Misérables, Les Belles Lettres, 1963).

**De là, si le malheur des temps le veut, si l'imprévoyance des gouvernements le permet, ces effrayantes révolutions qu'on nommait jadis jacqueries, près desquelles les révolution politiques sont jeux d'enfants, qui ne sont plus la révolte de l'opprimé contre l'oppresser, mais la révolte du malaise contre le bien-être. Tout s'écroule alors.  
Les jacqueries sont des tremblements de peuple.**

Un ultime paragraphe<sup>11</sup>, montrant à la fois "aux âmes généreuses la première des lois de fraternité et de charité" et, "aux cœurs égoïstes, la première des nécessités politiques", indiquait les moyens de conjurer cette menace: "améliorer le sort des classes déshéritées et souffrantes [...] les éclairer, les aimer, leur prodiguer sous toutes les formes l'éducation et le travail [...] en un mot, faire dégager à l'appareil social au profit de ceux qui souffrent et de ceux qui ignorent, plus de lumière et de bien-être".

Tel quel, ce texte adopte sur l'argot une perspective analogue à celle de Balzac. Moins brutal que lui et plus attentif aux idées reçues de ses lecteurs, Hugo n'en rompt pas moins avec elles, mais prend la peine de les réfuter longuement: sans doute, tous les métiers et même "tous les accidents de la hiérarchie sociale et toutes les formes de l'intelligence ont leur argot", mais, dans "son acception précise, circonscrite et déterminée", l'argot est une langue, irréductible à un lexique professionnel, l'expression donc, le monde verbal et pas seulement l'outil neutre, de ceux qui la parlent. Il n'y a aucune curiosité d'un pittoresque malsain à "aller chercher dans les bas-fonds de l'ordre social, là où la terre finit et où la boue commence [...] cet idiome abject qui ruisselle de fange [...] ce vocabulaire pustuleux", mais "sonder" l'argot, ou, si l'on croit sa disparition prochaine ou acquise, le "faire surnager [...] au dessus de l'oubli" est du droit du romancier -du philosophe, du penseur et de l'historien. Premier écart avec Balzac qui s'accroît de ce qui motive ce droit -et même ce devoir: "l'argot est tout ensemble un phénomène littéraire -Balzac n'en disconvient pas- et un résultat social", un produit donc d'une société donnée et non l'inévitable scorie de l'instauration de tout ordre social, quelle qu'en soit la nature.

L'argot en effet n'est pas pour Hugo la langue du crime mais, il le dit et le répète, soulignant ce seul point qui le sépare de Balzac, "la langue de la misère". La différence importe et s'approfondira dans *Les Misérables*; pour l'heure, Hugo n'en tire guère les conséquences -sinon dans l'ordre politique. Car entre la misère et le crime existe une relation problématique -celle-là même qui fonde le double sens du mot "misérable" et toute la tâche des *Misérables* sera de la penser- provisoirement définie comme une simple continuité. Elle permet à Hugo d'évoquer l'argot en des termes si proches de ceux de Balzac qu'ils lui semblent empruntés -même bestialité, même violence dangereuse-, mais d'en tirer des conséquences toutes différentes, selon que la misère est cause ou synonyme du crime:

**Il y a, à l'extrémité de tous les abaissements et de toutes les infortunes, une dernière misère qui se révolte et qui se décide à entrer en lutte contre l'ensemble des faits heureux et des droits régnants; lutte affreuse où, tantôt rusée, tantôt violente, à la fois malsaine et féroce, elle attaque l'ordre social à coups d'épingle par le vice et à coups de massue par le crime. Pour les besoins de cette lutte, la misère a inventé une langue de combat qui est l'argot.**

Si bien que Hugo, pour qui le crime et l'argot, produits et expressions de la misère, mettent en question l'état de la société, se montre tout à la fois plus progressiste et plus réactionnaire encore que Balzac, dont la thèse laisse hors du champ de la question sociale et de l'histoire l'éternel affrontement de la justice et du crime, inhérent à toute société. Alors que ce dernier se contente d'ironiser sur l'impuissance des théories socialistes arrivant "sans s'en douter" aux conclusions -"la prostitution et le vol"- que les criminels, eux, savent mettre en actes, Hugo dénonce leur complicité avec le "vol et le pillage, ces protestations contre la propriété et le travail", qui menace la société d'un écroulement définitif. Mais le réformisme hugolien demande aux "classes prospères", dans leur propre intérêt, des sacrifices que leur épargne le programme simplement sécuritaire de Balzac.

Sans doute les choses ne sont-elles pas, en réalité, si simples. En ces années où l'immobilisme de la Monarchie de Juillet prouve moins sa solidité que son obsolescence, l'extension et l'approfondissement de la misère ouvrière ont donné à la "question sociale" une acuité telle, la superposition parfaite des classes dangereuses et des classes laborieuses est si menaçante et universellement redoutée, la fragilité politique de la monarchie face à l'onde de choc révolutionnaire est si évidente, que le discours répressif de Balzac ne pouvait guère être entendu sans ses corollaires politique et social. S'il en était ainsi presque plus rien ne le séparerait de Hugo, sinon une discrétion plus grande dans l'aveu de ses craintes qu'explique peut-être une conscience moins exacte du danger.

\*

Question secondaire au regard de celle que pose bientôt à Hugo Juin 1848. Date occultée mais organisatrice de toute la mise en perspective de l'Histoire dans *Les Misérables* -on l'a déjà montré-<sup>12</sup>, point aveugle aussi de toute la réflexion sur la question sociale et sur la misère pour un Hugo contraint soit d'abandonner définitivement son roman des *Misères* soit de le réécrire de fond en comble. Car l'événement, par lui-même, ratifiait et démentait tout la fois leur réformisme conservateur: on avait effectivement assisté à une "révolte du malaise contre le bien être", à un de ces "tremblements de peuple" auprès desquels "les

<sup>11</sup>. Repris et remanié au début du chapitre 4 du texte définitif.

<sup>12</sup>. Voir J. Delabroy, "Coecum: préalable à la philosophie de l'histoire dans *Les Misérables*", dans *Lire les Misérables*, Corti, 1985 et "1848 et *Les Misérables* de V. Hugo", dans *Lendemains*, n° 28, Pahl-Rugenstein Verlag, Berlin, 1982.

révolutions politiques sont jeux d'enfants". Mais la prédiction terrible: "Tout s'écroule alors" ne s'est pas réalisée. Pourquoi? Sans doute parce que, de fait, la République l'a emporté. Mais de manière si précaire qu'il a fallu le relais de l'Empire, Juin 48 au quotidien, pour faire durer la victoire du "bien-être". L'auteur des Misères devrait s'y rallier. Celui des Misérables doit accorder sa philosophie sociale et sa philosophie politique. Cela passe par la correction ou l'ajout de bien d'autres textes que L'Argot, mais conduit dans celui-là, presque seul, à l'aveu répété d'une profonde incertitude, presque un désarroi.

Non pas en matière politique, au moins dans un premier temps. Au chapitre 3, les faits de l'histoire eux-mêmes -la disparition des jacqueries, l'honnêteté des peuples en révolution, l'usure du "spectre rouge"-, mais aussi la doctrine du suffrage universel -telle qu'une insurrection en République ne peut être qu'une absurde "révolte du peuple contre lui-même"<sup>13</sup>-, et surtout le succès effectif de la République en Juin 48, auquel Hugo a contribué, tout concourt à prouver que "la révolution est la vaccine de la jacquerie". Cet ajout implique, et réciproquement, la réfection du développement sur l'évolution récente de l'argot: la gaîté diabolique qui, au dix-huitième siècle, dissipe "l'antique mélancolie de ces classes mornes", leur donne "l'audace insouciant de l'esprit" et signale que "le vol et le pillage commencent à s'infiltrer jusque dans des doctrines et des sophismes" ne dure que jusqu'à ce que la Révolution vienne couper court au péril des jacqueries -et seul Restif de la Bretonne se voit accusé de ce qui condamnait certaines théories socialistes. L'optimisme progressiste est sauf.

Pourquoi faut-il que l'ajout d'un ultime chapitre le remette en question?

**Cela étant, tout danger social est-il dissipé? non certes. Point de jacquerie. La société peut se rassurer de ce côté-là, le sang ne lui portera plus à la tête; mais qu'elle se préoccupe de la façon dont elle respire. L'apoplexie n'est plus à craindre, mais la phtisie est là. La phtisie sociale s'appelle la misère. On meurt miné aussi bien que foudroyé.**

Or ce n'est pas jeu sadique avec les nouvelles angoisses morbides du siècle: toute la suite du chapitre est écrite comme si Hugo ne parvenait pas à dissiper sa propre anxiété. C'est que l'approfondissement de la réflexion sur la misère ne la laisse plus traiter comme un mal passager, aisément effacé par la bonne volonté des "classes prospères", comme un terrain favorable à l'éclosion du crime mais qu'il suffirait d'amender pour qu'il n'y germe plus que des actes honnêtes. La littérature sociale savait depuis longtemps que pauvreté n'est pas misère et Buret, l'un des "observateurs sociaux" de la Monarchie de Juillet, avait excellemment écrit: "La misère, c'est la pauvreté moralement sentie [...] A la différence de la pauvreté qui [...] ne frappe souvent que l'homme physique, la misère [...] frappe l'homme tout entier dans son âme comme dans son corps. [...] Une fois que la misère s'est appesantie sur un homme, elle le déprime peu à peu, dégrade son caractère, lui enlève les uns après les autres tous les bienfaits de la civilisation et lui impose les vices de l'esclaves et du barbare".<sup>14</sup> Aux premiers livres des Misérables, l'analyse du mécanisme psychologique qui change toute l'âme de Jean Valjean, et de Fantine aussi, donne brillamment corps à cette idée commune. Il s'agit ici d'autre chose.

Déjà, dans le texte des Misères, certains énoncés renonçaient à la hiérarchie convenue qui met le crime au bout de la misère mais non à son principe et ne distinguaient plus dans les misérables entre les pitoyables et les condamnables, entre "les malheureux et les infâmes":

**Il faut qu'il [l'historien des moeurs et des idées] descende [...] jusqu'à ces casemates impénétrables où rampent pêle-mêle ceux qui saignent et ceux qui frappent, ceux qui pleurent et ceux qui maudissent, ceux qui jeûnent et ceux qui dévorent, ceux qui endurent le mal et ceux qui le font."**

Les ajouts et les corrections de l'exil vont plus loin. Sans renoncer aux prudences qui laissaient coexister les deux thèses d'un argot langue du crime et langue de la misère, ils affaiblissent l'étiologie criminaliste de l'argot -"langue de combat"- et produisent son altérité radicale, non plus seulement sociale mais aussi morale et humaine -si l'on peut encore dire. Car cela passe d'abord par l'évocation hallucinée d'on ne sait quoi, moins une langue qu'un bruit, dont la description doit dépasser les métaphores accusatrices, mais rassurantes, naguère reprises à Balzac:

**Est-ce bien la langue française, la grande langue humaine? [...] On perçoit, sans le comprendre, un murmure hideux, sonnante presque comme l'accent humain, mais plus voisin du hurlement que de la parole.**

<sup>13</sup>. La formule est employée, au début de la cinquième partie (V, 1, 1; p. 926), dans le développement explicitement consacré à Juin 48 et qui, tout à la fois, lui assimile l'insurrection de juin 1832 et l'en distingue.

<sup>14</sup>. Texte cité par Louis Chevalier, Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, L.G.F., 1978 (première édition: Plon, 1958), p. 256-259. L'ouvrage de Buret, La Misère des classes laborieuses en France et en Angleterre, répondait au concours organisé par l'Académie des sciences morales: "En quoi consiste la misère? par quels signes elle se manifeste en divers pays? quelles sont ses causes." Le Hugo des Misères partage largement les conceptions, d'ailleurs nullement originales, de Buret qui écrit: "A mesure qu'elle atteint les portions éclairées de la classe laborieuse, la misère devient plus inquiète et moins résignée: déjà elle raisonne et poursuit ses causes d'une investigation passionnée. Les classes pauvres ont déjà leurs théoriciens qui prétendent avoir trouvé dans les institutions politiques la cause des souffrances du peuple: que les gouvernements y prennent garde." Au même concours, l'Académie distingua également le mémoire de Moreau-Christophe, inspecteur général des prisons, l'auteur de l'article Argot, cité plus haut, du Dictionnaire de la conversation.

[...] Les mots sont difformes et empreints d'on ne sait quelle bestialité fantastique. [...] Cela grince et cela chuchote, complétant le crépuscule par l'énigme. [...] Epouvantable langue crapaudes qui va, vient, sautèle, rampe, bave, et se meut monstrueusement dans cette immense brume grise faite de pluie, de nuit, de faim, de vice, de mensonge, d'injustice, de nudité, d'asphyxie et d'hiver, plein midi des misérables.

Impossible pourtant de refuser à l'argot la qualité de langage humain. L'ajout du second chapitre est donc nécessaire, qui revient sur les questions philologiques, pose avec force que "l'argot, qu'on y consente ou non, a sa syntaxe et sa poésie. C'est une langue", critique sévèrement l'idée reçue d'un idiolecte "greffé" ou "parasite" -"Ceci n'est que le premier aspect, l'aspect vulgaire de l'argot"-, et, distinguant patiemment ses trois modes de formation, établit l'autonomie linguistique de l'argot, capable, comme toute langue, de la création directe de mots: "mots immédiats [...] sans étymologie, sans analogies, sans dérivés". Mais aussi "mots solitaires, barbares, quelquefois hideux". Car l'argot se distingue de toutes les autres langues par les caractères propres que lui donnent non pas ses "origines", mais ses "racines" enfoncées dans la misère.

Puisant à toutes les langues d'Europe, employé par une foule et non forgé par un peuple, il creuse une sorte de tour de Babel à l'envers:

**Formation profonde et bizarre. Edifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque coeur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux.**

Il est instable: plus que changeant, fuyant:

**L'argot étant l'idiome de la corruption, se corrompt vite. En outre, comme il cherche toujours à se dérober, sitôt qu'il se sent compris, il se transforme. [...] Tous les mots de cette langue sont perpétuellement en fuite comme les hommes qui les prononcent.**

Surtout, sous la pression des nécessités qui s'y disent, il déforme monstrueusement l'ordre commun des concepts:

**Parmi ces hommes, battre veut dire feindre; on bat une maladie; la ruse est leur force. Pour eux l'idée de l'homme ne se sépare pas de l'idée de l'ombre. La nuit se dit la sorgue; l'homme, l'orgue. L'homme est un dérivé de la nuit. [...] Le bandit a deux têtes, l'une qui raisonne ses actions et le mène pendant toute sa vie, l'autre qu'il a sur ses épaules le jour de sa mort: il appelle la tête qui lui conseille le crime, la sorbonne, et la tête qui l'expie, la tronche.**

Et dans la cave du Châtelet de Paris, le comble de la souffrance faisait composer des chansons.

Multiple, insaisissable, évanescence, barbare et fantasmagorique, tordant incessamment en contresens la nature même des choses, l'argot est une langue et le contraire même d'une langue, la dénaturation de l'esprit au lieu de son expression: "c'est le verbe devenu forçat". Le chapitre s'achève par un constat dur et navrant:

**Que le principe pensant de l'homme puisse être refoulé si bas, qu'il puisse être traîné et garrotté là par les obscures tyrannies de la fatalité, qu'il puisse être lié à on ne sait quelles attaches dans ce précipice, cela consterne.  
O pauvre pensée des misérables!**

L'affect, l'élan de pitié, bloque ici le vertige de la raison: qu'est-ce qu'une "pauvre pensée"? est-ce encore une pensée? L'argot, langue faite pour ne pas être comprise, "c'est l'inintelligible dans le ténébreux". La misère, substance impalpable, vide opaque, nuit et brume qui sont le "plein midi des misérables", est cette "chose sans nom", essentiellement impensable sinon comme le lieu impénétrable -et plutôt la limite, parce qu'il n'y a pas là de quoi faire un espace- où, toutes les catégories deviennent inopérantes de même que la langue cesse d'y avoir cours. De là une série de contradictions nécessaires: dans le registre des métaphores, empruntées tour à tour au bestiaire, au règne végétal, au théâtre, ou directement oxymoriques -"Tout cela vit de la vitalité hideuse des choses qui se sont organisées dans la désorganisation"; dans la topologie sociale de la misère qui la place tantôt en marge de la société, tantôt simplement en dehors d'elle -à sa porte, tantôt à son coeur mais en un espace inversé: caverne dans la montagne ou édifice souterrain; dans le jugement moral surtout, lui aussi dérouté.

Car, au lieu de la réduire, Hugo va jusqu'au bout de la contradiction virtuelle des formulations initiales, cantonnant ici l'argot au "répertoire du mal", n'y entendant ailleurs que la plainte de la souffrance, montrant explicitement en lui le creuset de la confusion du bien et du mal: "Il fait noir dans le malheur, il fait plus noir encore dans le crime; ces deux noirceurs amalgamées composent l'argot." Si bien que, dans la misère, la faute n'apparaît plus que comme la cause probable d'une punition certaine: "C'est là qu'il y a du châtement visible."<sup>15</sup> Or c'est le sort de tous les hommes.

**Ayons compassion des châtiés. Hélas! qui sommes-nous nous-mêmes? qui suis-je moi qui vous parle? qui êtes-vous, vous qui m'écoutez? d'où venons-nous? et est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés? La terre n'est point sans ressemblance avec une geôle. Qui sait si l'homme n'est pas un repris de justice divine?  
Regardez la vie de près. Elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition.**

<sup>15</sup>. Dans cette formule et d'autres analogues, le livre *L'argot* reprend aussi, mais dépasse, l'idée qui court dans le roman entier -et qui attendra M. Foucault pour recevoir son plein développement- que la pénalité produit ce qu'elle croit punir: "Les galères font le galérien. Recueillez cela, si vous voulez" dit Jean Valjean à la Cour d'assises d'Arras (I, 7, 11; p. 221).

L'argot serait alors la vraie langue et la misère la vérité de notre condition. On comprend que Hugo recule devant une telle conclusion, sans l'écarter pourtant.

Au dernier chapitre, les exhortations réformistes promettant l'effacement de la misère buttent sur la réalité: "Le passé, il est vrai est très fort à l'heure où nous sommes"; l'appel à la science et l'invocation de la fatalité divine -"Idiot qui en douterait"- achoppe sur l'Histoire: "Qu'une société s'abîme au vent qui se déchaîne sur les hommes, cela s'est vu plus d'une fois"; la foi même, enfin, dans l'humanité -"Sous la mortalité sociale on sent l'impérissabilité humaine"- n'empêche pas la question la plus vertigineuse: "L'avenir arrivera-t-il?" et les interrogations les plus désespérées des Misérables: "Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel? le point lumineux qu'on y distingue est-il de ceux qui s'éteignent?"

Pourquoi la représentation de la misère n'est-elle nulle part ailleurs dans le livre aussi noire qu'ici? Pour deux raisons emboîtées, dont la première est certaine: hors de toute attraction romanesque dans cette digression, la réflexion sur l'argot est également affranchie des pesanteurs idéologiques qui s'exercent sur les autres réalités où la misère creuse son trou: la guerre, misère de l'histoire, le couvent, misère de la prière, la pénalité, misère de la loi, la passion -paternelle ou amoureuse- misère du coeur; misère du langage ou misère faite langage, l'argot est nu devant l'expérience immédiate et quotidienne du poète et le réalisme de Hugo s'y exerce pleinement qui est un réalisme langagier. D'autant mieux que, en 1860, la mort de l'argot, déjà accomplie et connue de Hugo -mais on entre là dans l'hypothèse quoique, çà et là, plusieurs formules le laissent penser- radicalise son altérité: de lui on ne peut décidément rien savoir -sinon trop tard, comme de la misère, "froide brume [...] où disparaissent successivement tant de tête infortunées dans la sombre marche du genre humain"<sup>16</sup>.

Les Misérables, qu'on croit trop volontiers débordants de convictions, sont écrits pour rompre, au moins lézarder, "cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie"<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup>. I, 2, 6; p. 70.

<sup>17</sup>. I, 1, 4; p. 15.